



Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

Notre numéro spécial de L'Éducateur: «Fleurs écloses», a obtenu un succès bien mérité. Les échos que nous en avons reçus nous font une obligation de donner plus largement encore la parole à nos adolescents. Leur émotion en quête d'objet, leur recherche d'une unité primitive dans le bouillonnement de la vie suscite en eux cette noble inquiétude qui n'est qu'attente de féerie. Peut-être jamais n'est-on aussi riche qu'aux environs de la 15^{me} année. Peut-être jamais n'est-on aussi fondé à donner des leçons salutaires au pessimisme des adultes. Car ce sont vraiment nos adolescents qui, dans le partage des vraies richesses, ont la meilleure part. Dans quelle mesure pouvons-nous leur être secourables ? J'avoue mon humilité en face des secours qu'ils m'ont toujours donnés. Faute de mieux, je verse au procès de leur noble cause, des documents émouvants dont les auteurs me pardonneront la publicité car, à leur contact, c'est nous, les maîtres (oh ! avec un bien petit m !) qui avons beaucoup à apprendre.

Je cède donc la parole à un jeune lycéen de 14 ans, Raymond Thépot (Narbonne) et je cite son nom pour qu'il soit l'authentique bénéficiaire de son authentique pensée :

Février 1949.

« Je crois inutile de vous dire que j'ai reçu, décacheté et lu votre lettre avec joie; quelques minutes après, plume en main, je recopiai tous mes poèmes avec un ardeur inlassable (en quelques heures, j'ai recopié 28 pages de vers) : **O Italia, Le Rossignol, La Trilogie d'Annibal, Les Huns, Foies de jeunesse, Diogène le Cynique, Dialogue, Epître à mon chat Mickey, etc...** (suivent une trentaine de titres avec commentaires)... Le souvenir éternel, c'est l'admiration que j'éprouve pour les poètes et les écrivains, dont ma chambre s'orne de la racine des cheveux à la plante des pieds, assez fièrement, il faut le dire... Quant au Festin Gaulois, soyez indulgente, je vous en prie, je l'ai composé à 13 ans et je n'y trouve à louer que le courage de le rendre public. Il est vrai, je le dis d'ailleurs plus loin, que je ne reste pas longtemps sur un même sujet. Après l'avoir lu deux ou trois fois, je corrige quelque peu. J'y reviens 10 jours après, je relis encore et corrige à nouveau. Cette comédie se renouvelle pendant 3 mois environ. Mutilés, morcelés, agrandis, corrigés, les morceaux que vous aurez la bonté de lire sont mon ultime espoir... En effet, si mes vers sont très mauvais, ce n'est certes pas de ma faute. car j'y passe un temps infini et un décourage-

ment serait mal à propos, sans toutefois être définitif, loin de là ! Néanmoins, soyez loyale avec moi: je préfère la franchise brutale à la dissimulation flatteuse. Vous croirez, sans doute, que, puisque j'écris depuis deux ans, ce que j'ai mis au jour est bien infime : sachez que ce n'est pas la dixième partie de ce que j'ai composé en réalité. Par malheur (je ne plaisante pas le moins du monde), c'est la seule partie de mes travaux qui ne ressemble pas à des vagissements de nouveau né !

Septembre 1949.

« Votre dernière lettre m'a enfin convaincu : il faut échapper à l'emprise de l'école, il faut dégager sa personnalité propre de vrai poète; la littérature ne peut pas se traduire en vers, sauf si ces vers ne cherchent pas à la reproduire, mais à l'exalter. (Il n'y a qu'à lire mes poèmes si puérils sur **Carthage, Rome, Voitaire, etc...**, pour s'en convaincre à jamais...) Tout au début, vous m'aviez prévenu de cela : je n'ai pas su comprendre ou, plutôt, je n'ai pas pu vous écouter. Je crois qu'actuellement c'est fait : je m'ouvre à une nouvelle compréhension. Vous avez éliminé en moi, à peu près complètement, cette tendance fâcheuse à me nourrir de la pensée des autres et qui aurait pu nuire à ma carrière littéraire, si toutefois carrière il y a (sait-on jamais !)... Vous me conseillez l'emploi du vers libre pour me désenvoûter. De ma propre impulsion, j'ai toujours aimé le vers libre; mais le prenant pour un moyen très facile, je l'utilisais peu... Le vers libre a pour avantage de pouvoir évoquer une image mille fois mieux que la versification régulière dont les exigences sont accapantes... »

Novembre 1949.

« Comme vous me le demandez, je vous renvoie mon poème sur la bombe atomique. C'est la première fois que j'écris dans ce genre de vers. Ce que je leur reproche — je vous paraîtrai sans doute trop nourri de Boileau et de Hugo — c'est qu'ils devraient respecter deux choses : le rythme et la rime. J'entends, n'est-ce pas, le rythme le plus libre qui soit : par exemple, un e muet qui ne s'élide pas, rend le vers non seulement boiteux, mais prosaïque. Evidemment l'alexandrin commence peut-être à vieillir, il faut l'admettre, il a fait son temps, mais l'ignorer serait certainement une erreur... J'admets, et c'est justice, que l'on est poète, plutôt par la pensée, la sensibilité que par les vers qu'on improvise. Mais si les vers ne

respectent pas un peu les règles les plus élémentaires de la poésie. cela devient une simple prose qui n'a de vers que le nom. Il se peut que la littérature française soit actuellement en révolution, mais si elle adopte en poésie le dadaïsme, si elle imite les romans-fleuves américains, si elle veut être trop neuve et inédite, elle tombera dans une lourde erreur dont elle ne se relèvera pas. C'est là l'opinion d'un écolier. Elle vaut ce qu'elle vaut et si j'ai tort à vos yeux, je vous en supplie, ne m'en tenez pas rigueur en me traitant de collégien entêté: la sincérité est la première des qualités de qui se destine à écrire... La littérature, d'ailleurs, n'est pas la seule à se bouleverser: la peinture (Picasso), la sculpture (je ne connais aucun sculpteur moderne, mais j'ai vu en photo une statue de femme représentée par un morceau de jambe et par un sein!) et la musique (le swing qui, assurément, possède une certaine valeur) suggèrent bien des réflexions!

J'ai demandé, un jour, à mon professeur de dessin, un Parisien, 100 % qui fait ses débuts à Narbonne et, d'ailleurs, artiste de valeur en ses aspects classiques, si les arts d'aujourd'hui visaient à avoir un sens. J'étais sûr qu'il me répondrait oui. Eh bien! le plus tranquillement du monde, il m'a répondu: non. Et puis, a-t-il ajouté, pourquoi en auraient-ils un?... »

«... Si la pensée ne doit avoir aucun rapport avec l'expression, il y a lieu d'être quelque peu inquiet. Si, pensant noir, je dis blanc, où irons-nous? Pas très loin, sans nul doute, car le Dadaïsme ne peut que s'enfermer en lui-même... »

« Il m'arrive souvent de lire que le demi-siècle 1900-1950 est un des plus féconds de notre patrimoine littéraire. Sans doute ce demi-siècle, si brouillon, ne le doit-il pas à ses poètes dadas ou aux influences américaines. Il le doit à ses symbolistes, à ses romantiques, à ses classiques aussi (car il y en a encore), il le doit à ses romanciers et à ses auteurs dramatiques auxquels, en toute humilité, je tire mon chapeau. »

3 janvier 1950.

« J'ai lu les livres d'Élian Finbert. Comme je ne suis pas trop menteur par nature, je vous dirai que je ne les ai pas lus tout entiers... Je vais être franc: Autrement dit, ne croyez pas que, plein d'idées préconçues, je serai ou trop flatteur ou trop difficile. Je serai sincère, tout simplement... La richesse de Finbert peut se comparer à celle du grand Hugo, avec cette différence que celle de Hugo est grandiose et celle de Finbert ardente, comme impatiente à s'exprimer. Finbert est un monde: il fourmille d'idées. Mais (ne vous fiez point trop à ma remarque) trop d'éclat fatigue un peu... Ce n'est là que l'avis d'un enfant qui réfléchit sur

une œuvre d'homme. Je vous avoue que je préfère la brebis à Hautes-Terres. La Brebis, c'est un chef-d'œuvre complet. Hautes Terres est un chef-d'œuvre qui tire sa valeur d'une philosophie. Or, je ne suis pas encore un philosophe (c'est naturel à mon âge). Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Finbert ne sera pas un feu de paille mais, à coup sûr, l'œuvre d'un public choisi.

« J'espère qu'en vieillissant, je saurais mieux comprendre ce poète magnifique dont la philosophie a des coloris absolument extraordinaires et qui oriente le roman vers une forme très élevée et tout à fait neuve... »

Si la place ne nous était limitée, j'aurais plaisir à reproduire ici quelques œuvres de notre jeune poète. Nous nous bornerons à mettre sous les yeux de nos lecteurs la protestation d'un enfant dans une langue d'un accent et d'un mouvement si pleins que bien de nos poètes en renom lui enverraient cette densité poétique.

E. FREINET.

A L'AMÉRIQUE

Je vois ta massive escadrille
Survoler l'empire soleil.
Je vois tes oiseaux en plein ciel
Nuage noir qui s'éparpille
Et entr'ouvre ses flancs d'acier.

Je vois bondir le chapelet
De mille bombes criminelles.
Déferler en vagues cruelles
Les bombes sur Yroshima...

Affreux brouhaha qui monte!
La ville va sauter
On dirait un colcan
De lave frémissant...
Je vois le sol trembler
Comme un fol océan...

Horrible explosion
De flammes, de pierrailles
Jets de lambeaux humains,
Convulsions de ferrailles...
Puis sans bruit
Monte

Une colonne
épaisse de fumée...
Fantôme terrifiant
De la hideuse mort...
Du sang,
De la mêlée...

L'angoisse étreint mon cœur,
Et lentement,
S'écarte le rideau:
Des ruines
Des décombres!
Yroshima n'est plus....

Yroshima n'est plus qu'un horrible tombeau
Sur qui vient de souffler le vent des noirs

[ombres,
Fort sinistre et glacial en son hymne d'assaut.
(à suivre.) Raymond THEPOT.